

Elle aurait vu couler sans crainte et sans envie  
 Chez un prince allié les restes de sa vie.  
 Le seul Flaminius, trop piqué de l'affront  
 Que son père défait lui laisse sur le front;  
 Car je crois que tu sais que, quand l'aigle romaine  
 Vit choir ses légions au bord du Trasimène,  
 Flaminius son père en était général,  
 Et qu'il y tomba mort de la main d'Annibal;  
 Ce fils donc, qu'a pressé la soif de la vengeance,  
 S'est aisément rendu de mon intelligence :  
 L'espoir d'en voir l'objet entre ses mains remis  
 A pratiqué par lui le bonheur de mon fils;  
 Par lui j'ai jeté Rome en haute jalousie  
 De ce que Nicomède a conquis dans l'Asie,  
 Et de voir Laodice unir tous ses États,  
 Par l'hymen de ce prince, à ceux de Prusias :  
 Si bien que le sénat prenant un juste ombrage  
 D'un empire si grand sous un si grand courage,  
 Il s'en est fait nommer lui-même ambassadeur,  
 Pour rompre cet hymen et borner sa grandeur;  
 Et voilà le seul point où Rome s'intéresse.

CLÉONE.

Attale à ce dessein entreprend sa maîtresse !  
 Mais que n'agissait Rome avant que le retour  
 De cet amant si cher affermit son amour ?

ARSINOË.

Irriter un vainqueur en tête d'une armée  
 Prête à suivre en tous lieux sa colère allumée,  
 C'était trop hasarder ; et j'ai cru pour le mieux  
 Qu'il fallait de son fort l'attirer en ces lieux.  
 Métrobate l'a fait, par des terreurs paniques,  
 Feignant de lui trahir mes ordres tyranniques ;  
 Et, pour l'assassiner se disant suborné,  
 Il l'a, grâce aux dieux, doucement amené.  
 Il vient s'en plaindre au roi, lui demander justice ;  
 Et sa plainte le jette au bord du précipice.  
 Sans prendre aucun souci de m'en justifier,  
 Je saurai m'en servir à me fortifier.  
 Tantôt en le voyant j'ai fait de l'effrayée,  
 J'ai changé de couleur, je me suis écriée :  
 Il a cru me surprendre et l'a cru bien en vain.

Puisque son retour même est l'œuvre de ma main.

CLÉONE.

Mais, quoi que Rome fasse, et qu'Attale prétende,  
 Le moyen qu'à ses yeux Laodice se rende ?

ARSINOË.

Et je n'engage aussi mon fils en cet amour  
 Qu'à dessein d'éblouir le roi, Rome et la cour.  
 Je n'en veux pas, Cléone, au sceptre d'Arménie :  
 Je cherche à m'assurer celui de Bythinie ;  
 Et, si ce diadème une fois est à nous,  
 Que cette reine après se choisisse un époux.  
 Je ne la vais presser que pour la voir rebelle,  
 Que pour aigrir les cœurs de son amant et d'elle.  
 Le roi, que le Romain poussera vivement,  
 De peur d'offenser Rome agira chaudement ;  
 Et ce prince, piqué d'une juste colère,  
 S'emportera sans doute et bravera son père.  
 S'il est prompt et bouillant, le roi ne l'est pas moins ;  
 Et, comme à l'échauffer j'appliquerai mes soins,  
 Pour peu qu'à de tels coups cet amant soit sensible,  
 Mon entreprise est sûre et sa perte infaillible,  
 Voilà mon cœur ouvert et tout ce qu'il prétend.  
 Mais dans mon cabinet Flaminius m'attend.  
 Allons, et garde bien le secret de ta reine.

CLÉONE.

Vous me connaissez trop pour vous en mettre en peine.

## ACTE SECOND.

## SCÈNE I. — PRUSIAS, ARASPE.

PRUSIAS.

Revenir sans mon ordre et se montrer ici !

ARASPE.

Sire, vous auriez tort d'en prendre aucun souci,  
 Et la haute vertu du prince Nicomède  
 Pour ce qu'on peut en craindre est un puissant remède ;

Me seras-tu garant de ce qu'il pourra faire  
 Pour venger Annibal ou pour perdre son frère?  
 Et le prends-tu pour homme à voir d'un œil égal  
 Et l'amour de son frère et la mort d'Annibal?  
 Non, ne nous flattons point, il court à sa vengeance;  
 Il en a le prétexte, il en a la puissance;  
 Il est l'astre naissant qu'adorent mes États;  
 Il est le dieu du peuple et celui des soldats.  
 Sur de ceux-ci, sans doute il vient soulever l'autre,  
 Fondre avec son pouvoir sur le reste du nôtre:  
 Mais ce peu qui m'en reste, encor que languissant,  
 N'est pas peut-être encor tout à fait impuissant.  
 Je veux bien toutefois agir avec adresse,  
 Joindre beaucoup d'honneur à bien peu de rudesse,  
 Le chasser avec gloire et mêler doucement  
 Le prix de son mérite à mon ressentiment;  
 Mais, s'il ne m'obéit ou s'il ose s'en plaindre,  
 Quoi qu'il ait fait pour moi, quoi que j'en voie à craindre,  
 Dussé-je voir par là tout l'État hasardé...

ARASPE.

Il vient.

SCÈNE II. — PRUSIAS, NICOMÈDE, ARASPE.

PRUSIAS.

Vous voilà, prince! et qui vous a mandé?

NICOMÈDE.

La seule ambition de pouvoir en personne  
 Mettre à vos pieds, seigneur, encore une couronne,  
 De jouir de l'honneur de vos embrassements  
 Et d'être le témoin de vos contentements.  
 Après la Cappadoce heureusement unie  
 Aux royaumes du Pont et de la Bithynie,  
 Je viens remercier et mon père et mon roi  
 D'avoir eu la bonté de s'y servir de moi,  
 D'avoir choisi mon bras pour une telle gloire,  
 Et fait tomber sur moi l'honneur de sa victoire.

PRUSIAS.

Vous pouviez vous passer de mes embrassements,  
 Me faire par écrit de tels remerciements;  
 Et vous ne deviez pas envelopper d'un crime

Ce que votre victoire ajoute à votre estime.  
 Abandonner mon camp en est un capital,  
 Inexcusable en tous, et plus au général;  
 Et tout autre que vous, malgré cette conquête,  
 Revenant sans mon ordre, eût payé de sa tête.

NICOMÈDE.

J'ai failli, je l'avoue, et mon cœur imprudent  
 A trop cru les transports d'un désir trop ardent:  
 L'amour que j'ai pour vous a commis cette offense,  
 Lui seul à mon devoir fait cette violence.  
 Si le bien de vous voir m'était moins précieusement,  
 Je serais innocent, mais si loin de vos yeux,  
 Que j'aime mieux, seigneur, en perdre un peu d'estime,  
 Et qu'un bonheur si grand me coûte un petit crime,  
 Qui ne craindra jamais la plus sévère loi,  
 Si l'amour juge en vous ce qu'il a fait en moi.

PRUSIAS.

La plus mauvaise excuse est assez pour un père,  
 Et sous le nom d'un fils toute faute est légère.  
 Je ne veux voir en vous que mon unique appui:  
 Recevez tout l'honneur qu'on vous doit aujourd'hui.  
 L'ambassadeur romain me demande audience;  
 Il verra ce qu'en vous je prends de confiance;  
 Vous l'écouteriez, prince, et répondrez pour moi.  
 Vous êtes aussi bien le véritable roi;  
 Je n'en suis plus que l'ombre, et l'âge ne m'en laisse  
 Qu'un vain titre d'honneur qu'on rend à ma vieillesse;  
 Je n'ai plus que deux jours peut-être à le garder:  
 L'intérêt de l'État vous doit seul regarder.  
 Prenez-en aujourd'hui la marque la plus haute:  
 Mais gardez-vous aussi d'oublier votre faute;  
 Et, comme elle fait brèche au pouvoir souverain,  
 Pour la bien réparer, retournez dès demain.  
 Remettez en éclat la puissance absolue:  
 Attendez-la de moi comme je l'ai reçue,  
 Inviolable, entière; et n'autorisez pas  
 De plus méchants que vous à la mettre plus bas.  
 Le peuple qui vous voit, la cour qui vous contemple,  
 Vous désobéiront sur votre propre exemple:  
 Donnez-leur-en un autre, et montrez à leurs yeux  
 Que nos premiers sujets obéissent le mieux.

NICOMÈDE.

J'obéirai, seigneur, et plus tôt qu'on ne pense ;  
 Mais je demande un prix de mon obéissance.  
 La reine d'Arménie est due à ses États.  
 Et j'en vois les chemins ouverts par nos combats.  
 Il est temps qu'en son ciel cet astre aille reluire :  
 De grâce accordez-moi l'honneur de l'y conduire.

PRUSIAS.

Il n'appartient qu'à vous, et cet illustre emploi  
 Demande un roi lui-même, ou l'héritier d'un roi ;  
 Mais pour la renvoyer jusqu'en son Arménie  
 Vous savez qu'il y faut quelque cérémonie.  
 Tandis que je ferai préparer son départ,  
 Vous irez dans mon camp l'attendre de ma part.

NICOMÈDE.

Elle est prête à partir sans plus grand équipage.

PRUSIAS.

Je n'ai garde à son rang de faire un tel outrage.  
 Mais l'ambassadeur entre, il le faut écouter ;  
 Puis nous verrons quel ordre on y doit apporter.

SCÈNE III. — PRUSIAS, NICOMÈDE, FLAMINIUS,  
ARASPE.

FLAMINIUS.

Sur le point de partir, Rome, seigneur, me mande  
 Que je vous fasse encor pour elle une demande.  
 Elle a nourri vingt ans un prince votre fils ;  
 Et vous pouvez juger des soins qu'elle en a pris  
 Par les hautes vertus et les illustres marques  
 Qui font briller en lui le sang de vos monarques.  
 Surtout il est instruit en l'art de bien régner :  
 C'est à vous de le croire et de le témoigner.  
 Si vous faites état de cette nourriture,  
 Donnez ordre qu'il règne : elle vous en conjure ;  
 Et vous offenseriez l'estime qu'elle en fait  
 Si vous le laissiez vivre et mourir en sujet.  
 Faites donc aujourd'hui que je lui puisse dire  
 Où vous lui destinez un souverain empire.

PRUSIAS.

Les soins qu'ont pris de lui le peuple et le sénat

Ne trouveront en moi jamais un père ingrat :  
 Je crois que pour régner il en a les mérites,  
 Et n'en veux point douter après ce que vous dites ;  
 Mais vous voyez, seigneur, le prince son aîné,  
 Dont le bras généreux trois fois m'a couronné ;  
 Il ne fait que sortir encor d'une victoire ;  
 Et pour tant de hauts faits je lui dois quelque gloire :  
 Souffrez qu'il ait l'honneur de répondre pour moi.

NICOMÈDE.

Seigneur, c'est à vous seul de faire Attale roi.

PRUSIAS.

C'est votre intérêt seul que sa demande touche.

NICOMÈDE.

Le vôtre toutefois m'ouvrira seul la bouche.  
 De quoi se mêle Rome, et d'où prend le sénat,  
 Vous vivant, vous régnant, ce droit sur votre état ?  
 Vivez, régnez, seigneur, jusqu'à la sépulture,  
 Et laissez faire après, ou Rome, ou la nature.

PRUSIAS.

Pour de pareils amis il faut se faire effort.

NICOMÈDE.

Qui partage vos biens aspire à votre mort ;  
 Et de pareils amis, en bonne politique...

PRUSIAS.

Ah ! ne me brouillez point avec la république ;  
 Portez plus de respect à de tels alliés.

NICOMÈDE.

Je ne puis voir sous eux les rois humiliés ;  
 Et, quel que soit ce fils que Rome vous renvoie,  
 Seigneur, je lui rendrais son présent avec joie.  
 S'il est si bien instruit en l'art de commander,  
 C'est un rare trésor qu'elle devrait garder,  
 Et conserver chez soi sa chère nourriture,  
 Ou pour le consulat, ou pour la dictature.

FLAMINIUS, à Prusias.

Seigneur, dans ce discours qui nous traite si mal,  
 Vous voyez un effet des leçons d'Annibal ;  
 Ce perfide ennemi de la grandeur romaine  
 N'en a mis en son cœur que mépris et que haine.

NICOMÈDE.

Non, mais il m'a surtout laissé ferme en ce point,

D'estimer beaucoup Rome et né la craindre point.  
On me croit son disciple, et je le tiens à gloire;  
Et quand Flaminius attaque sa mémoire,  
Il doit savoir qu'un jour il me fera raison  
D'avoir réduit mon maître au secours du poison,  
Et n'oublier jamais qu'autrefois ce grand homme  
Commença par son père à triompher de Rome.

FLAMINIUS.

Ah! c'est trop m'outrager!

NICOMÈDE.

N'outragez plus les morts.

PRUSIAS.

Et vous, ne cherchez point à former de discords;  
Parlez et nettement sur ce qu'il me propose.

NICOMÈDE.

Eh bien! s'il est besoin de répondre autre chose,  
Attale doit régner, Rome l'a résolu;  
Et puisqu'elle a partout un pouvoir absolu,  
C'est aux rois d'obéir alors qu'elle commande.  
Attale a le cœur grand, l'esprit grand, l'âme grande,  
Et toutes les grandeurs dont se fait un grand roi.  
Mais c'est trop que d'en croire un Romain sur sa foi;  
Par quelque grand effet voyons s'il en est digne,  
S'il a cette vertu, cette valeur insigne:  
Donnez-lui votre armée, et voyons ces grands coups;  
Qu'il en fasse pour lui ce que j'ai fait pour vous;  
Qu'il règne avec éclat sur sa propre conquête,  
Et que de sa victoire il couronne sa tête.  
Je lui prête mon bras, et veux dès maintenant,  
S'il daigne s'en servir, être son lieutenant.  
L'exemple des Romains m'autorise à le faire;  
Le fameux Scipion le fut bien de son frère;  
Et lorsque Antiochus fut par eux détroné,  
Sous les lois du plus jeune on vit marcher l'ainé.  
Les bords de l'Hellespont, ceux de la mer Égée,  
Le reste de l'Asie à nos côtés rangée,  
Offrent une matière à son ambition...

FLAMINIUS.

Rome prend tout ce reste en sa protection;  
Et vous n'y pouvez plus étendre vos conquêtes  
Sans attirer sur vous d'effroyables tempêtes.

NICOMÈDE.

J'ignore sur ce point les volontés du roi:  
Mais peut-être qu'un jour je dépendrai de moi;  
Et nous verrons alors l'effet de ces menaces.  
Vous pouvez cependant faire munir ces places,  
Préparer un obstacle à mes nouveaux desseins,  
Disposer de bonne heure un secours de Romains:  
Et si Flaminius en est le capitaine,  
Nous pourrons lui trouver un lac de Trasimène.

PRUSIAS.

Prince, vous abusez trop tôt de ma bonté:  
Le rang d'ambassadeur doit être respecté;  
Et l'honneur souverain qu'ici je vous défère...

NICOMÈDE.

Ou laissez-moi parler, sire, ou faites-moi taire.  
Je ne sais point répondre autrement pour un roi  
A qui dessus son trône on veut faire la loi.

PRUSIAS.

Vous m'offensez moi-même en parlant de la sorte,  
Et vous devez dompter l'ardeur qui vous emporte.

NICOMÈDE.

Quoi! je verrai, seigneur, qu'on borne vos États,  
Qu'au milieu de ma course on m'arrête le bras,  
Que de vous menacer on a même l'audace,  
Et je ne rendrai point menace pour menace!  
Et je remerciai qui me dit hautement  
Qu'il ne m'est plus permis de vaincre impunément!

PRUSIAS, à Flaminius.

Seigneur, vous pardonnez aux chaleurs de son âge;  
Le temps et la raison pourront le rendre sage.

NICOMÈDE.

La raison et le temps m'ouvrent assez les yeux,  
Et l'âge ne fera que me les ouvrir mieux.  
Si j'avais jusqu'ici vécu comme ce frère,  
Avec une vertu qui fût imaginaire,  
(Car je l'appelle ainsi quand elle est sans effets;  
Et l'admiration de tant d'hommes parfaits  
Dont il a vu dans Rome éclater le mérite,  
N'est pas grande vertu si l'on ne les imite;)  
Si j'avais donc vécu dans ce même repos  
Qu'il a vécu dans Rome auprès de ces héros,

Elle me laisserait la Bithynie entière,  
 Telle que de tous temps l'ainé la tient d'un père,  
 Et s'empresserait moins à le faire régner,  
 Si vos armes sous moi n'avaient su rien gagner :  
 Mais parce qu'elle voit avec la Bithynie  
 Par trois sceptres conquis trop de puissance unie,  
 Il faut la diviser ; et, dans ce beau projet,  
 Ce prince est trop bien né pour vivre mon sujet !  
 Puisqu'il peut la servir à me faire descendre,  
 Il a plus de vertu que n'en eut Alexandre ;  
 Et je lui dois quitter, pour le mettre en mon rang,  
 Le bien de mes aïeux, ou le prix de mon sang.  
 Grâce aux immortels, l'effort de mon courage  
 Et ma grandeur future ont mis Rome en ombrage :  
 Vous pouvez l'en guérir, seigneur, et promptement ;  
 Mais n'exigez d'un fils aucun consentement :  
 Le maître qui prit soin d'instruire ma jeunesse  
 Ne m'a jamais appris à faire une bassesse.

FLAMINIUS.

A ce que je puis voir, vous avez combattu,  
 Prince, par intérêt, plutôt que par vertu.  
 Les plus rares exploits que vous ayez pu faire  
 N'ont jeté qu'un dépôt sur la tête d'un père ;  
 Il n'est que gardien de leur illustre prix,  
 Et ce n'est que pour vous que vous avez conquis,  
 Puisque cette grandeur à son trône attachée  
 Sur nul autre que vous ne peut être épanchée.  
 Certes je vous croyais un peu plus généreux ;  
 Quand les Romains le sont, ils ne font rien pour eux.  
 Scipion, dont tantôt vous vantiez le courage,  
 Ne voulait point régner sur les murs de Carthage ;  
 Et de tout ce qu'il fit pour l'empire romain  
 Il n'en eut que la gloire et le nom d'Africain.  
 Mais on ne voit qu'à Rome une vertu si pure ;  
 Le reste de la terre est d'une autre nature.  
 Quant aux raisons d'État qui vous font concevoir  
 Que nous craignons en vous l'union du pouvoir,  
 Si vous en consultiez des têtes bien sensées,  
 Elles vous déferaient de ces belles pensées :  
 Par respect pour le roi, je ne dis rien de plus,  
 Prenez quelque loisir de rêver là-dessus ;

Laissez moins de fumée à vos feux militaires,  
 Et vous pourrez avoir des visions plus claires.

NICOMÈDE.

Le temps pourra donner quelque décision  
 Si la pensée est belle ou si c'est vision.  
 Cependant...

FLAMINIUS.

Cependant, si vous trouvez des charmes  
 A pousser plus avant la gloire de vos armes,  
 Nous ne la bornons point ; mais, comme il est permis  
 Contre qui que ce soit de servir ses amis,  
 Si vous ne le savez, je veux bien vous l'apprendre,  
 Et vous en donne avis pour ne vous pas surprendre.  
 Au reste, soyez sûr que vous posséderez  
 Tout ce qu'en votre cœur déjà vous dévorez ;  
 Le Pont sera pour vous avec la Galatie,  
 Avec la Cappadoce, avec la Bithynie.  
 Ce bien de vos aïeux, ce prix de votre sang,  
 Ne mettront point Attale en votre illustre rang ;  
 Et, puisque leur partage est pour vous un supplice,  
 Rome n'a pas dessein de vous faire injustice.  
 Ce prince régnera sans rien prendre sur vous.

A Prusias.

La reine d'Arménie a besoin d'un époux :  
 Seigneur, l'occasion ne peut être plus belle ;  
 Elle vit sous vos lois, et vous disposez d'elle.

NICOMÈDE.

Voilà le vrai secret de faire Attale roi,  
 Comme vous l'avez dit, sans rien prendre sur moi.  
 La pièce est délicate, et ceux qui l'ont tissée  
 A de si longs détours font une digne issue.  
 Je n'y réponds qu'un mot, étant sans intérêt :  
 Traitez cette princesse en reine comme elle est ;  
 Ne touchez point en elle aux droits du diadème ;  
 Ou pour les maintenir je périrai moi-même.  
 Je vous en donne avis, et que jamais les rois,  
 Pour vivre en nos États, ne vivent sous nos lois ;  
 Qu'elle seule en ces lieux d'elle-même dispose.

PRUSIAS.

N'avez-vous, Nicomède, à lui dire autre chose ?

NICOMÈDE.

Non, seigneur, si ce n'est que la reine, après tout,  
Sachant ce que je puis, me pousse trop à bout.

PRUSIAS.

Contre elle dans ma cour que peut votre insolence?

NICOMÈDE.

Rien du tout, que garder ou rompre le silence.  
Une seconde fois avisez, s'il vous plaît,  
A traiter Laodice en reine comme elle est;  
C'est moi qui vous en prie.

## SCÈNE IV. — PRUSIAS, FLAMINIUS, ARASPE.

FLAMINIUS.

Eh quoi! toujours obstacle?

PRUSIAS.

De la part d'un amant ce n'est pas grand miracle.  
Cet orgueilleux esprit, enflé de ses succès,  
Pense bien de son cœur nous empêcher l'accès;  
Mais il faut que chacun suive sa destinée.  
L'amour entre les rois ne fait pas l'hyménée;  
Et les raisons d'État, plus fortes que ses nœuds,  
Trouvent bien les moyens d'en éteindre les feux.

FLAMINIUS.

Comme elle a de l'amour, elle aura du caprice.

PRUSIAS.

Non, non; je vous répons, seigneur, de Laodice :  
Mais enfin elle est reine, et cette qualité  
Semble exiger de nous quelque civilité.  
J'ai sur elle après tout une puissance entière,  
Mais j'aime à la cacher sous le nom de prière.  
Rendons-lui donc visite; et, comme ambassadeur,  
Proposez cet hymen vous-même à sa grandeur.  
Je seconderai Rome, et veux vous introduire.  
Puisqu'elle est en vos mains, l'amour ne vous peut nuire.  
Allons de sa réponse à votre compliment  
Prendre l'occasion de parler hautement.

## ACTE TROISIÈME.

## SCÈNE I. — PRUSIAS, FLAMINIUS, LAODICE.

PRUSIAS.

Reine, puisque ce titre a pour vous tant de charmes,  
Sa perte vous devrait donner quelques alarmes :  
Qui tranche trop du roi ne règne pas longtemps.

LAODICE.

J'observerai, seigneur, ces avis importants;  
Et, si jamais je règne, on verra la pratique  
D'une si salutaire et noble politique.

PRUSIAS.

Vous vous mettez fort mal au chemin de régner.

LAODICE.

Seigneur, si je m'é gare, on peut me l'enseigner.

PRUSIAS.

Vous méprisez trop Rome, et vous devriez faire  
Plus d'estime d'un roi qui vous tient lieu de père.

LAODICE.

Vous verriez qu'à tous deux je rends ce que je doi,  
Si vous vouliez mieux voir ce que c'est qu'être roi.  
Recevoir ambassade en qualité de reine,  
Ce serait à vos yeux faire la souveraine,  
Entreprendre sur vous, et dedans votre État  
Sur votre autorité commettre un attentat :  
Je la refuse donc, seigneur, et me dénie  
L'honneur qui ne m'est dû que dans mon Arménie.  
C'est là que sur mon trône avec plus de splendeur  
Je puis honorer Rome en son ambassadeur,  
Faire réponse en reine, et comme le mérite  
Et de qui l'on me parle, et qui m'en sollicite.  
Ici c'est un métier que je n'entends pas bien :  
Car hors de l'Arménie enfin je ne suis rien ;  
Et ce grand nom de reine ailleurs ne m'autorise  
Qu'à n'y voir point de trône à qui je sois soumise,

Mais tout autre que lui devrait être suspect :  
Un retour si soudain manque un peu de respect  
Et donne lieu d'entrer en quelque défiance  
Des secrètes raisons de tant d'impatience.

PRUSIAS.

Je ne les vois que trop, et sa témérité  
N'est qu'un pur attentat sur mon autorité :  
Il n'en veut plus dépendre, et croit que ses conquêtes  
Au-dessus de son bras ne laissent point de têtes ;  
Qu'il est lui seul sa règle, et que sans se trahir  
Des héros tels que lui ne sauraient obéir.

ARASPE.

C'est d'ordinaire ainsi que ses pareils agissent :  
A suivre leur devoir leurs hauts faits se ternissent ;  
Et ces grands cœurs, enflés du bruit de leurs combats,  
Souverains dans l'armée et parmi leurs soldats,  
Font du commandement une douce habitude,  
Pour qui l'obéissance est un métier bien rude.

PRUSIAS.

Dis tout, Araspe ; dis que le nom de sujet  
Réduit toute leur gloire en un rang trop abject ;  
Que, bien que leur naissance au trône les destine,  
Si son ordre est trop lent, leur grand cœur s'en mutine ;  
Qu'un père garde trop un bien qui leur est dû,  
Et qui perd de son prix étant trop attendu ;  
Qu'on voit naître de là mille sourdes pratiques  
Dans le gros de son peuple et dans ses domestiques ;  
Et que, si l'on ne va jusqu'à trancher le cours  
De son règne ennuyeux et de ses tristes jours,  
Du moins une insolente et fausse obéissance,  
Lui laissant un vain titre, usurpe sa puissance.

ARASPE.

C'est ce que de tout autre il faudrait redouter,  
Seigneur, et qu'en tout autre il faudrait arrêter.  
Mais ce n'est pas pour vous un avis nécessaire ;  
Le prince est vertueux et vous êtes bon père.

PRUSIAS.

Si je n'étais bon père, il serait criminel :  
Il doit son innocence à l'amour paternel ;  
C'est lui seul qui l'excuse et qui le justifie,  
Ou lui seul qui me trompa et qui me sacrifia :

Car je dois craindre enfin que sa haute vertu  
Contre l'ambition n'ait en vain combattu,  
Qu'il ne force en son cœur la nature à se taire.  
Qui se lasse d'un roi peut se lasser d'un père ;  
Mille exemples sanglants nous peuvent l'enseigner :  
Il n'est rien qui ne cède à l'ardeur de régner ;  
Et depuis qu'une fois elle nous inquiète,  
La nature est aveugle et la vertu muette.  
Te le dirai-je, Araspe ? il m'a trop bien servi ;  
Augmentant mon pouvoir, il me l'a tout ravi :  
Il n'est plus mon sujet qu'autant qu'il le veut être ;  
Et qui me fait régner en effet est mon maître.  
Pour paraître à mes yeux son mérite est trop grand :  
On n'aime point à voir ceux à qui l'on doit tant.  
Tout ce qu'il a fait parle au moment qu'il m'approche,  
Et sa seule présence est un secret reproche :  
Elle me dit toujours qu'il m'a fait trois fois roi ;  
Que je tiens plus de lui qu'il ne tiendra de moi ;  
Et que, si je lui laisse un jour une couronne,  
Ma tête en porte trois que sa valeur me donne.  
J'en rougis dans mon âme ; et ma confusion,  
Qui renouvelle et croît à chaque occasion,  
Sans cesse offre à mes yeux cette vue importune,  
Que qui m'en donne trois peut bien m'en ôter une ;  
Qu'il n'a qu'à l'entreprendre et peut tout ce qu'il veut.  
Juge, Araspe, où j'en suis s'il veut tout ce qu'il peut.

ARASPE.

Pour tout autre que lui je sais comme s'explique  
La règle de la vraie et saine politique.  
Aussitôt qu'un sujet s'est rendu trop puissant,  
Encor qu'il soit sans crime, il n'est pas innocent :  
On n'attend point alors qu'il s'ose tout permettre ;  
C'est un crime d'État que d'en pouvoir commettre ;  
Et qui sait bien régner l'empêche prudemment  
De mériter un juste et plus grand châtement,  
Et prévient, par un ordre à tous deux salutaire,  
Ou les maux qu'il prépare, ou ceux qu'il pourrait faire.  
Mais, seigneur, pour le prince, il a trop de vertu ;  
Je vous l'ai déjà dit.

PRUSIAS.

Et m'en répondras-tu ?